

DANXOMÈ

YANN FASTIER

# DANXOMÉ



**VOIR DE PRÈS**

*Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.*

© Talents Hauts, 2020.

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-304-9

**VOIR DE PRÈS**  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

– Bougre d’abruti ! Tu peux pas faire attention, non ? Je vais t’apprendre, moi, saligaud !

Boum. Papa. Ça faisait longtemps...

Je remonte la file des porteurs en direction du potin paternel. Apparemment, l’un d’eux a trébuché et laissé tomber la caisse qu’il portait sur la tête. Le malheureux n’en mène pas large et cherche à s’expliquer dans sa langue. Je vole à son secours.

– Ce n’est rien, Père. Des pansements, des compresses... Rien de grave.

– Ça pourrait être n’importe quoi, ce serait la même chose ! s’emporte-t-il. C’est toujours pareil, avec ces moricauds ! Je ne sais pas ce qui me retient de...

Ce qui le retient ? Peut-être les deux mètres et des poussières du débardeur, dont l’imposante musculature noire luit sous le soleil brûlant. Peut-être la petite foule

bruyante qui menace de nous submerger. Peut-être, simplement, l'autorité nonchalante d'un contremaître venu constater les dégâts et remettre tout le monde au travail.

Excédé, mon père lève les bras en signe d'impuissance et me plante là sur un dernier juron.

Je le regarde s'éloigner. Ses jambes courtes le forcent à se dandiner de manière un peu ridicule. Il en a conscience, et compense par son mauvais caractère. Il n'est jamais content. Pas un jour, pas une heure, sans qu'il se mette en rogne pour une raison ou pour une autre. C'est sa nature, toujours prêt à mordre quiconque se met en travers de son chemin. Je le soupçonne de n'être devenu médecin que pour le plaisir de scier des guibolles.

Le jeune docker revient avec un marteau et des clous et je l'aide à retaper la caisse. À vrai dire, je ne lui suis pas d'une grande utilité. Je voulais simplement m'excuser, je crois, et qu'il n'aille pas me confondre avec ce petit bonhomme gueulard. Peine perdue.

Son visage fermé me le dit assez : je suis un Blanc et tous les Blancs se ressemblent.

Sans effort, il soulève la caisse et reprend sa place dans le va-et-vient des portefaix.

Je soupire et m'éponge le front. Malgré la brise venue de la mer, la chaleur écrase le port de Dakar, où le *Mytho* fait une brève escale le temps de compléter son chargement et d'embarquer de nouveaux renforts. Les quais grouillent d'une foule bigarrée de soldats, de porteurs, de fonctionnaires et de curieux... Peaux noires, peaux blanches, vêtements multicolores des nombreux vendeurs à la sauvette, uniformes rouge et bleu des tirailleurs sénégalais, casques et vestes blanches de la Légion, vareuses bleues des marsouins de l'infanterie de marine... Ceux qui se tiennent prêts à embarquer, au milieu d'un entassement de caisses, de tentes, de tout l'invraisemblable fourbi que traîne avec elle une armée en campagne. Et puis ceux qui, comme moi, se dégourdissent les jambes après des jours et des jours de navigation depuis Oran, d'où nous sommes

partis le 2 août. De la ville, on n'aperçoit que les bâtiments des messageries, la gare, au loin, la façade de l'hôtel et le toit de quelques casernes. Et puis le fort, bien sûr, dont la muraille en demi-cercle, hérissée de canons, couvre l'entrée de la baie. Rien d'autre, et je n'en verrai pas davantage. Le bateau appareille avant l'aube, nous sommes consignés à bord.

Tant pis, après tout, je ne suis pas là pour faire du tourisme.

J'ai un empire à conquérir, moi.

\*

Je n'ai pourtant rien d'un conquérant, même si je m'appelle bel et bien Alexandre. Et si je suis plutôt grand pour mon âge – seize ans, bientôt dix-sept – c'est plutôt dans le genre grand mou, *dixit* mon cher père, jamais à court de qualificatifs quand il s'agit de faire mon éloge. Femmelette, lavette, lopette, mazette... Les mots en -ette lui viennent tout seuls à la bouche à mon sujet.

Mon père a son franc-parler, il en est assez fier.

Docteur Eugène Maurel, médecin de marine. Marine militaire, s'entend : dans la famille, on est dans la Royale de père en fils, depuis Louis XIV ou peu s'en faut. Belle tradition, que je suis prié de ne pas interrompre. D'ailleurs, c'est un peu pour ça que je suis là aujourd'hui, tout de blanc vêtu sous le grand soleil d'Afrique. Pour prendre l'air du bureau, comme qui dirait...

Prendre l'air de la guerre.

« La guerre ? Mais enfin, voyons, qu'allez-vous imaginer là, ma chère ? avait répondu mon père à ma mère en larmes. La guerre ! Pfff ! Une simple opération de police ! Le temps de rappeler ce roi nègre aux réalités, et votre fils vous sera rendu pour la rentrée d'octobre ! Une promenade de santé... »

Un coup d'œil dégoûté à mon adresse, avant d'ajouter :

« Une promenade qui lui fera le plus grand bien, entre nous soit dit... Regardez-moi

cette grande asperge ! Vous l'avez trop gâté. Voulez-vous donc en faire un pédéraste ? Je vous préviens : pas de *petit crevé* sous mon toit ! »

De ses beaux yeux mouillés, ma mère avait mollement approuvé, comme toujours, et me voici, en route pour le Dahomey.

\*

À ce stade, je sens bien qu'un petit cours d'histoire est nécessaire.

Nous sommes en 1892. Le Dahomey est un royaume indépendant dans le Golfe de Guinée, en Afrique occidentale. Malgré sa taille réduite, c'est l'un des États les plus puissants – et les plus belliqueux – de la région. Il s'ouvre, au sud, sur la fameuse Côte des Esclaves, dont il fut l'un des principaux pourvoyeurs pour les pays européens, au temps pas si lointain de la traite des Noirs et du commerce triangulaire. La France y a des établissements depuis plus d'un siècle, d'abord à Ouidah, sur la base

d'accords commerciaux passés avec les rois successifs, puis sur toute la côte, qu'elle contrôle aujourd'hui dans son entier après avoir imposé son protectorat au port de Cotonou et au petit royaume de Porto-Novo. À l'ouest, le Togo, sous influence allemande. À l'est, le royaume d'Oyo et la colonie de Lagos, contrôlés par les Anglais. En gros.

Si les choses s'étaient relativement bien passées avec le vieux roi Glélé, il n'en est pas de même avec son successeur, Béhanzin, le roi actuel, qui entend contester les traités signés par son père. Dès le début de son règne, en 1890, il entreprend une série d'attaques sur Porto-Novo et Cotonou. Le contingent français présent sur les lieux les repousse dans un premier temps, puis, ayant reçu le renfort de troupes de marine, écrase l'armée royale à la bataille d'Atchoupa, le 20 avril. Les choses semblent rentrer dans l'ordre mais il est clair que Béhanzin n'en restera pas là. Pendant deux ans, il prend son mal en patience et en profite pour équiper ses troupes d'armes modernes, que

lui fournissent les négociants allemands de la région en échange de nombreux esclaves. Prenant la menace au sérieux, le gouvernement français, après avoir longtemps temporisé, fait enfin voter des crédits de guerre et met sur pied une expédition chargée de ramener définitivement le Dahomey à la raison. Le commandement du corps expéditionnaire est confié au colonel Dodds, qui s'est déjà illustré en Cochinchine et en Casamance. Sur place, il entreprend tout d'abord de sécuriser la région, en attendant les renforts qui lui permettront enfin de marcher sur Abomey, la capitale, pour en finir une fois pour toutes avec Béhanzin.

Nous sommes les renforts.

Tout ce qui précède, je le sais par mon père et par ce que j'ai pu lire dans les journaux. On a beaucoup parlé de cette guerre, dans la presse. En raison, notamment, des redoutables « Amazones » royales, ces guerrières au courage indomptable et à la férocité sans égale qui font depuis toujours la fierté des

rois d'Abomey. Armées de coupe-coupe et de gigantesques rasoirs, elles se jettent sans hésiter sur l'ennemi et ne reculent jamais, n'ayant de cesse qu'elles ne l'aient décapité ou bien de se faire massacrer sur place. D'après nos soldats, c'est un spectacle abominable que de voir ces furies à demi nues brandir en hurlant les têtes sanglantes de leurs camarades avant de se jeter à nouveau dans la mêlée.

Il y a, dans le bureau de mon père, une collection complète du *Tour du monde*, la revue des voyages et des explorations. J'y ai lu le récit de la visite au Dahomey du Dr Répin, en 1856. Il y décrit avec force précisions les mœurs sanguinaires des Dahoméens, les innombrables sacrifices humains dont ils abreuvent leurs fétiches et leurs idoles au moment des Grandes Coutumes. J'avais contemplé, fasciné, les gravures où l'on voyait des prisonniers, ficelés dans de grands paniers d'osier d'où seule leur tête émergeait et que l'on précipitait du haut des murs du palais pour que

la foule en délire les égorge. On y voyait encore le supplice d'un malheureux missionnaire anglican, crucifié contre un arbre, un absurde parapluie à la main...

Tout cela, je l'avoue, m'effrayait un peu.

Mon père, à nouveau, avait balayé mes craintes d'un revers de main.

– Bah ! Des inventions de journalistes ! Nous ne ferons qu'une bouchée de ces sauvages, comme il y a deux ans. Et puis, de toute façon, il n'est pas question pour toi de combattre. Tu seras versé au service sanitaire, avec moi. Tu seras en parfaite sécurité.

Il avait su jouer de ses relations à l'état-major pour être affecté au corps expéditionnaire et faire partie de la colonne. Il en avait profité pour me faire engager, à titre auxiliaire et sans me demander mon avis, en qualité d'aide-infirmier.

– On n'apprend jamais si bien que sur le tas !

Je n'avais pas demandé le tas de quoi, il n'aurait pas ri.